



ZUBER (H.) - SEPTEMBRE - AU PATURAGE

comme exécution aux antipodes de l'art. Dans l'un, la composition est presque tout, chez l'autre, elle n'est presque rien. Le premier dépense une ingéniosité extrême à grouper de grandes figures appartenant à un monde éthéré, de façon à trouver dans l'agencement des lignes, dans le balancement et l'équilibre des masses, dans la disposition de l'ensemble une souveraine et pénétrante harmonie.

L'autre se contente le plus souvent d'une figure. Par contre, la magie de son pinceau sait idéaliser la chair. Il modèle comme personne les contours à la fois robustes et délicats de la femme. Dans des teintes ivoirines qui défient toute imitation et qui sont demeurées sa propriété exclusive, il sait exprimer l'éloquence singulière de ces blanches carnations. Aucun point de contact par conséquent entre le génie de ces deux hommes, aucune comparaison entre leurs talents n'est possible. Ceci dit, contemplons *le Repentir* de M. Henner, et nous serons tout étonnés de ressentir, en face de son tableau, un sentiment qui n'est pas sans analogie avec celui que nous éprouvions à l'instant devant *l'Automne* de M. Puvis de Chavannes.

Sur un fond bitumeux, simple repoussoir purement de convention, se dessine le profil d'une femme à genoux. Cette femme serait nue si ses jambes n'étaient enveloppées dans une vaste draperie noire. Elle se cache le visage dans ses mains, et ses cheveux d'un blond admirable, chaud, vigoureux, puissant, tombent presque jusqu'à terre, sans rien voiler de sa nudité. Dix nymphes, vingt déesses, cinq ou six Madeleines nous montrent au Salon de cette année des morceaux de nu analogues à celui-là. Pourquoi passons-nous auprès de ces ouvrages presque indifférents, et pourquoi nous est-il impossible de ne pas nous arrêter devant *le Repentir* de M. Henner?

C'est que dans ces formes ivoirines d'un modelé si extraordinaire, le peintre a enfermé une parcelle de lui-même. C'est qu'il est bien difficile, pour ne rien dire de plus, d'exprimer un sen-

timent qui nous est en soi assez indifférent — car ce repentir, après tout, ne nous touche guère — par des masses d'ombre et de lumière plus merveilleusement cadencées, par des carnations pétries d'une main à la fois plus délicate et plus puissante.



LANDELLE (G.H.). *Le premier échelon*

Voici encore la *Léda* de M. Tony Robert-Fleury, le dessin là aussi est d'une élégance rare, et ce commencement de conversation criminelle entre une femme célèbre et un cygne divin, est traité avec une grâce indiscutable. Le *Remords* de M. Feyen-Perrin, en

Cherchons, pour les comparer à ce *Repentir*, quelques œuvres qui soient de même ordre. Voilà par exemple la *Byblis* de M. Bouguereau; il n'est guère possible de concevoir un corps plus gracieux, se développant en une ligne plus harmonieuse. M. Bouguereau dessine comme personne au monde. Je ne sais même pas si l'on a jamais mieux dessiné.



HENNER (J.J.). *FABIOLA*

se rapprochant davantage des réalités de ce monde, ne perd cependant rien à la comparaison. Il profite même de cet attrait qu'un œil masculin trouve toujours à contempler de saines carnations féminines copiées directement sur la nature. Mais toutes ces œuvres d'une rare valeur ne nous arrêtent point au passage, ne nous clouent pas en place et surtout ne se fixent pas dans notre esprit, comme ce *Repentir* dont nous parlions à l'instant, ni même comme cette *Fabiola*, qu'expose encore M. Henner.

Cette *Fabiola* n'est cependant qu'un petit profil, une simple figure ou, pour mieux dire, un visage, mais un visage, une figure, un profil, suffisent pour produire cette inoubliable impression. Je n'en veux d'autres preuves que les envois de MM. Jules Lefebvre et Élie Delaunay. Quelle suavité exquise dans cette *Laure* du premier; quelle étonnante distinction, quelle noble sûreté, quelle ampleur dans les deux portraits que le second expose!

Je ne sais pas de peintre plus intéressant à suivre dans les œuvres successives qui scandent sa carrière, que M. Élie Delaunay. Aucun artiste n'est moins esclave des formules. Le procédé ne s'impose jamais à lui. Le métier, la *cuisine*, pour me servir d'un mot d'atelier, ne sont à ses yeux que des moyens. Le but qu'il poursuit est plus élevé. Aussi rien n'est-il plus charmant que son portrait de Mme T.... Rien n'est plus beau que le portrait d'avocat qui lui fait vis-à-vis.

Que peut-on, en effet, imaginer de plus captivant que le regard de cette jolie femme, de plus aimable que son sourire, de plus distingué que son maintien, de plus gracieux que la façon dont elle contemple le visiteur et lui sourit. M. Delaunay en traçant cette délicieuse image a cru simplement saisir la ressemblance d'une femme d'élite. Il a fait mieux. Il a créé un type, celui de la femme d'artiste, en même temps affectueuse et diplomate, initiée à la fois à la recherche du Beau et aux combinaisons plus terre à terre de l'Intérieur, qu'il faut administrer et conduire, intelligente comme c'est son devoir, spirituelle comme